

ATELIER DE LECTURES SANDIENNES DU 12 février 2018

### CADIO, 1867 - 1868

Ont participé à cet atelier : Martine AUBERT, Michel DHERBOMEZ, Claudine FOURNIER, Denise GELLINI, Annie KRIEGER – KRYNICKI, Monique LACAZE, Danièle LE CHEVALIER, Catherine SALMOCHI, Pierrette TERRIÈRE.

Édition de référence : *CADIO*, Éditions d'aujourd'hui, Présentation de Georges LUBIN, 1976 (édition conforme à celle de Michel Lévy, 1868). Les chiffres romains indiquent les parties, les chiffres arabes, les tableaux et/ou les scènes. V,3.1 désigne, par exemple, la cinquième partie, troisième tableau, scène première.

#### SOURCES D'INSPIRATION

**Les Chouans de Balzac** : George Sand a lu le roman en octobre 1860. Malgré une critique sévère du livre quant au style et aux « lourdeurs de développement », elle y reconnaît « l'œuvre imparfaite et même défectueuse d'un maître quand même » (*Agendas*, 7 octobre 1860). Malgré ses réticences, elle va en tirer une pièce pour le théâtre de Nohant *Le Pied sanglant*. Pourquoi ce titre ?

Il fait référence au passage le plus traumatisant du roman de Balzac (chap.XXVI). Deux chouans, Pille-miche et Marche-à-terre, vont en assassiner sauvagement un troisième, Galope-chopine, qu'ils prennent pour un traître. Barbette, la femme de Galope-chopine, accompagnée de son jeune garçon, revient à la ferme et trouve la tête de son époux clouée au-dessus de la porte :

*« Tout à coup Barbette reprit la main de son enfant, la serra violemment, et l'entraîna d'un pas rapide dans la maison. Pendant que Pille-miche et Marche-à-terre couchaient Galope-chopine sur le banc, un de ses souliers était tombé sous son cou de manière à se remplir de sang, et ce fut le premier objet que vit sa veuve.*

*--- Ôte ton sabot, dit la mère à son fils. Mets ton pied là-dedans. Bien. Souviens-toi toujours, s'écria-t-elle d'un ton de voix lugubre, du soulier de ton père, et ne t'en mets jamais un aux pieds sans te rappeler celui qui était plein du sang versé par les Chuins, et tue les Chuins.*

*En ce moment, elle agita sa tête par un mouvement si convulsif, que les mèches de ses cheveux noirs retombèrent sur son cou et donnèrent à sa figure une expression sinistre.*

*--- J'atteste saint Labre, reprit-elle, que je te donne aux Bleus. Tu seras soldat pour venger ton père. Tue, tue les Chuins, et fais comme moi. Ah ! ils ont pris la tête de mon homme, je vais donner celle du Gars aux Bleus. »*

Dans la suite du roman, le fils de Galope-chopine sera appelé « *le petit gars au pied sanglant* » et il sera manipulé par le policier Corentin pour faire tomber le chef des chouans et son épouse secrète, Marie de Verneuil. Le sang et la vengeance : deux thèmes essentiels de *Cadio*.

*Le Pied sanglant*, drame en trois actes, a été joué sur le théâtre de Nohant les 26 et 29 octobre 1862. Nous n'avons pas pu en retrouver le texte. En 1863, elle forme le projet d'écrire les *Mémoires de Jean Paille* qui auraient fait parler un petit-fils de Jean-Jacques Rousseau, témoin de la Révolution.

Malheureusement, ce projet n'aboutit pas. Dans une lettre à son fils, datée du 31 août 1866, elle revient sur le sujet du *Pied sanglant*, pensant probablement écrire une nouvelle pièce, en collaboration avec lui, pour les théâtres parisiens. Mais, comme Alexandre Dumas père, elle a besoin de voir les lieux, d'en tirer « une impression », avant de commencer à écrire.

**Le voyage en Bretagne (10 -18 septembre 1866) :** George Sand est accompagnée de son fils et de sa belle-fille. Elle verra Nantes, Guérande, Savenay, Auray, Carnac, Plouharnel. Si l'on en croit les *Agendas*, tout ne lui plaît pas dans les pays qu'elle visite, mais elle gardera présentes à l'esprit certaines images, comme celle de « l'homme en toile », dont elle se servira pour le personnage de Cadio (13 septembre 1866) ; la couleur des gentianes bleues de Carnac ; à côté de Nantes, la maison rustique de la Prévôtère, qui abritera Marie Hoche ; le Champ des Martyrs, à Brech, où seront fusillés et ensevelis plus de mille Vendéens ; la ferme de Prinquiaux, modèle de la ferme du Mystère.

Elle note aussi que, le 21 septembre, elle relit les *Mémoires* de Mme de la Rochejaquelein, publiés en 1815.

**Le témoignage de Mme de La Roche-Jacquelin sur l'insurrection vendéenne :** dans la troisième partie d'*Histoire de ma vie* (chapitre 12) George Sand raconte sa rencontre, vers 1825, avec la mère de Louise de La Roche-Jacquelin, son amie de couvent. Une aventure de « l'héroïne de la Vendée » dont elle a lu les *Mémoires*, retient particulièrement l'attention de la romancière :

*« Elle était alors veuve de M. de Lescure, encore enceinte de deux jumelles qu'elle devait perdre peu de jours après leur naissance. Réfugiée en Bretagne, au hameau de la Minaye, chez de pauvres paysans fidèles au malheur, traquée par les bleus, livrée à de continuelles alertes, gardant les troupeaux sous le nom de Jeannette, couchant souvent dans les bois avec sa mère (une femme héroïque que l'on adore en lisant ces Mémoires [ ceux de Mme de La Roche-Jacquelin]), fuyant par le vent et la pluie, pour se cacher dans quelque sillon ou dans quelque fossé, tandis que les patriotes fouillaient les maisons où elles avaient reçu asile, madame de La Roche-Jacquelin avait failli épouser un paysan breton. »*

George Sand cite alors les propres paroles de la marquise : « *Ma mère voulut, pour plus de précaution, user d'une ressource fort singulière. Deux paysannes vendéennes avaient épousé des Bretons, et depuis ce temps-là, on ne les inquiétait plus. Ma mère, qui cherchait à m'assurer un repos complet pendant mes couches, ne trouva pas de meilleur moyen. Elle jeta les yeux sur Pierre Riallo. C'était un vieux homme veuf qui avait cinq enfants : mais il fallait avoir un acte de naissance. La Ferret avait une sœur qui était allée autrefois s'établir de l'autre côté de la Loire, avec sa fille. On envoya Riallo chercher les actes de naissance dans le pays de la Ferret. Tout allait s'arranger : l'officier municipal était prévenu et nous avait promis de déchirer la feuille du registre quand nous le voudrions. On devait prier les bleus au repas de la noce ; mais l'exécution de ce projet fut suspendu par des alarmes très vives qu'on nous donna. On nous dit que nous avions été dénoncées et que nous étions particulièrement recherchées. Nous changeâmes de demeure, et même, nous nous séparâmes. [...] Cet excellent homme, dit-elle, nous quitta en pleurant. Il ôta de son doigt une bague d'argent comme en portent les paysannes bretonnes, et me la donna. Jamais je n'ai cessé de la porter depuis. »*

Et la romancière se pose des questions : « *Ainsi la veuve de M. de Lescure, celle qui devait être la marquise de La Roche-Jacquelin, avait été en quelque sorte la fiancée de Pierre Riallo. Rien de plus austère certainement que ces fiançailles en présence de la mort, rien de plus chaste que l'affection du vieux paysan et la gratitude de la jeune marquise ; mais que fût-il arrivé si le mariage eût été conclu, et que Pierre Riallo se fût refusé à la suppression frauduleuse de l'acte civil ? »* (*Histoire de ma vie*, éd. de La Pléiade, T.I, p.903-905) Ce sont les mêmes questions qu'elle pose dans le roman *Cadio*, une douzaine d'années plus tard, en remplaçant le vieux Pierre Riallo par un homme beaucoup plus jeune et

amoureux. L'interprétation symbolique qu'elle donne du personnage de Pierre Riallo dans *Histoire de ma vie* est à rapprocher de celle que donnent de nombreux lecteurs du personnage de Cadio. Nous aurons l'occasion d'y revenir en étudiant le personnage éponyme.

**Un sujet à la mode** : notons enfin que c'est en 1864 que Barbey d'Aurevilly publie *Le Chevalier des Touches*, en 1867 qu'Alexandre Dumas père commence à publier *Les Blancs et les Bleus*, après avoir écrit dix ans auparavant *Les Compagnons de Jésus*. C'est dire que dans ces années-là le grand romancier s'intéressait toujours à l'histoire de la Révolution et de l'Empire, ce que l'amie de son fils ne pouvait ignorer. Quatre ans après *Cadio*, ce sera Victor Hugo qui fera l'étude de trois attitudes morales et politiques pendant la guerre de Vendée, dans *Quatre-vingt-Treize*. La Révolution et la guerre civile intéressent donc les lecteurs et sont une mine pour les romanciers.

### UN ROMAN DIALOGUÉ

Le genre de l'œuvre a surpris les lecteurs. Il ne correspond pas aux attentes de lecture : sachant que George Sand avait voyagé en Bretagne avant de se mettre au travail, les lecteurs s'attendaient à un roman comme *Mademoiselle Merquem*, avec des évocations de beaux paysages, terrestres ou maritimes. Rien de comparable dans *Cadio*, qui est présenté comme une très longue pièce de théâtre en onze parties inégales, parfois divisées en « tableaux », le plus souvent en « scènes ». Les paysages et les lieux sont décrits dans des didascalies, ou évoqués, quand ils sont poétiques, par certains personnages.

L'action se déroule sur un peu plus de deux ans (du printemps 1793 au 10 août 1795). Elle commence dans un château en Vendée, se déplace en pays breton, dans une ferme, puis à Nantes, tout près de la prison du Bouffay, et à la Prévôtère, dans une petite maison rustique. Après la chute de Robespierre, le lecteur est entraîné au château de la Rochebrûlée, bâti sur une crête rocheuse entre les marais salants, au midi de la Loire. Viennent ensuite le bourg de Carnac, la presqu'île de Quiberon, Auray, le Champ des Martyrs, les ruines d'un couvent entre Carnac et Auray.

La liste des personnages est longue : une quarantaine. Ce nombre sera réduit de moitié dans le drame que George Sand et Paul Meurice tireront du roman et qui sera représenté pour la première fois le 3 octobre 1868, à la réouverture du théâtre de la Porte-Saint-Martin.

C'est dire que le premier *Cadio*, celui que nous avons lu, ne saurait être une pièce de théâtre ; son ampleur le classe bien parmi les romans. Mais il appartient aussi au genre du dialogue, par sa présentation, bien évidemment, et par la place accordée au débat d'idées dans ses pages. C'est en discutant que les personnages vont rendre compte de leur évolution, de leur prise de conscience des choix moraux et politiques qui s'offrent à eux, dans une période particulièrement agitée de notre histoire.

Dans une lettre remarquable au journal *La Liberté*, afin de défendre des journalistes inquiétés pour avoir cité la dédicace à Henri Harisse qui sert de préface à son roman, texte tout à fait remarquable lui aussi, George Sand justifie le droit de revenir sur les faits passés et son choix de ne pas intervenir en tant que narrateur dans son roman :

« J'apprends avec la plus grande surprise que des journalistes sont menacés de poursuites pour avoir reproduit un fragment de la préface de *Cadio* dont je suis l'auteur. Si ce fragment est dangereux, ce que je ne crois pas, pourquoi ceux qui l'ont cité seraient-ils plus blâmables que celui qui l'a écrit ? Dira-t-on qu'en rapportant un fait historique encore inédit [le meurtre gratuit d'un ouvrier par la garde

*nationale en 1848] on a voulu raviver des haines mal assoupies ? Il est facile, en lisant toute la préface et tout le roman de Cadio, de voir que le but de l'ouvrage est diamétralement contraire à cette intention ; que l'auteur s'est pour ainsi dire, absenté de son travail, afin de laisser parler l'histoire et l'histoire prouve de reste que les plus saintes causes sont souvent perdues quand le délire de la vengeance s'empare des hommes.*

*Si jamais l'horreur de la cruauté, de quelque part qu'elle vienne, a endolori et troublé une âme, je puis dire que le roman de Cadio est sorti navré de cette âme navrée et que, pour conserver sa foi, l'auteur a dû lutter contre le terrible spectre du passé. Il est impossible d'étudier certaines époques et de revoir les lieux où certaines scènes atroces se sont produites sans être tenté de proscrire tout esprit de lutte et d'aspirer à la paix à tout prix.*

*Mais la paix à tout prix est un leurre, et celle qu'on achète avec des lâchetés n'est qu'un écrasement féroce qui ne donne même pas le misérable bénéfice de la mort lente. Ce n'est donc pas par le sacrifice de la dignité humaine que l'on pourra conquérir le repos ; c'est par la discussion libre, et par elle seule, que l'on pourra préparer les hommes à traverser les luttes sociales sans éprouver l'horrible besoin de s'égorger les uns les autres. Laissez donc la discussion s'établir sérieuse pour qu'elle devienne impartiale. Tout refoulement de la pensée, tout effort pour supprimer la vérité soulèveront des orages ; et les orages emportent tôt ou tard ceux qui les provoquent. » (Correspondance, T.XX, p.532, lettre du 21 septembre 1867)*

Il est certain que l'âme du lecteur, comme celle de l'auteur, sort «navrée » de la lecture des récit des personnages sur cette période de notre histoire, d'autant plus que presque tous peignent avec la même précision les cauchemars, les visions, dont ils sont victimes. Ces peintures, courtes mais terriblement efficaces, sont peut-être moins poignantes que l'analyse des processus psychologiques qui ont permis puis justifié l'ampleur de ces crimes. Le lecteur du XXIème siècle sort accablé de constater que les types de personnages décrits par George Sand peuvent être retrouvés dans tous les conflits meurtriers et les régimes totalitaires des siècles qui ont suivi le sien.

## LES PERSONNAGES DU ROMAN

Dans la liste du début du livre, George Sand indique soit leur classe sociale, soit leur fonction ou métier, en plus des relations familiales entre eux, si besoin. Pour trois personnages, il n'y a aucune indication. Il s'agit de trois personnages du peuple : deux champis, Cadio et la Korigane, et une orpheline, Marie Hoche. Quelles sont les classes sociales représentées ?

### Les aristocrates

**La famille de Sauvières : le comte** est le chef de famille. C'est un vieil homme qui a le sens de l'honneur et de la parole donnée. Il est royaliste, mais assez lucide pour craindre l'échec de l'insurrection vendéenne qui s'appuie sur des paysans indisciplinés ne formant pas une véritable armée. De plus, il a pris l'engagement de protéger son district et la petite ville de Puy-le-Guerche en acceptant le commandement de la garde nationale. Il se décidera finalement à partir avec les chefs de l'insurrection venus le chercher. Il subit un véritable chantage ; sa fille et sa sœur ne rêvent que de suivre les insurgés. Ceux-ci lui présentent leur requête comme un ordre de l'Église, ce qui est un mensonge. Il est en outre publiquement outragé par le don d'une quenouille avec des rubans roses. Ce don peut être interprété de deux façons : l'une, accessible à tous, l'accusation de faiblesse et de lâcheté ; l'autre réservée à la classe sociale à laquelle il appartient, le signe de reconnaissance de l'invitation à émigrer. Dans Le

*Chevalier des Touches*, Barbey d'Aurevilly signale aussi cette façon pour les nobles de communiquer entre eux. Autrement dit, le comte de Sauvières est devant un ultimatum : ou il émigre, ou il participe aux attaques des Blancs. Il va les suivre à contrecœur. Il refuse toutefois de participer à l'attaque de Puy-la-Guerche.

**Roxane de Sauvière** est la sœur du comte. C'est une vieille fille romanesque qui ne rêve que de glorieuses aventures et de galanteries à la mode de l'ancienne cour. Comme la Bélise de Molière dans *Les Femmes savantes*, elle n'a pas le moindre doute sur son pouvoir de séduction. C'est un personnage comique par la vivacité de ses réparties et par son incapacité à changer ses habitudes. Ainsi, obligée de se déguiser en paysanne et de se tenir cachée pour échapper aux poursuites des Bleus, elle ne peut s'empêcher d'utiliser ses parfums qui risquent de la faire reconnaître immédiatement.

**Louise de Sauvières** est la fille du comte. Elle a dix-sept ans au début du roman. Exaltée, romanesque elle aussi, elle pousse son père à participer à l'insurrection. Elle s'ennuie au château, surtout depuis que son cousin Henri de Sauvières l'a quitté. Louise est un personnage important. Elle sera la cause d'une rivalité mortelle entre Cadio et Saint-Gueltas.

**Henri de Sauvières** est le neveu du comte. Orphelin, il a été recueilli et élevé par celui-ci, ce dont il lui est profondément reconnaissant. En 1791, à l'âge de vingt ans, il a été, d'après son oncle, « enrôlé par force pour échapper à la terrible liste des suspects ». La famille pense à lui comme à un fiancé pour Louise et tous espèrent le voir revenir pour prendre un commandement dans l'armée vendéenne, pour ce qu'ils appellent « la croisade » ou « la guerre sainte ». Au début du roman, en 1793 donc, arrive une lettre d'Henri qui les déçoit tous : il est officier, fier de défendre son pays contre les Prussiens. Il est patriote et républicain. Il n'est plus question pour Louise de l'épouser. Roxane pense qu'il s'agit d'une ruse pour détourner les soupçons. Plus tard, elle traitera son neveu de « jacobin ». Henri sera l'ami de Cadio. Il le protégera et l'incitera à rejoindre l'armée pour devenir un homme. Il protégera aussi sa cousine et sa tante. Il refusera toute promotion due à la guerre civile, tant celle-ci lui fait horreur. Il est amoureux de Marie Hoche qui accepte de l'épouser. Il rêve d'un bonheur en famille. Henri est un républicain sincère et modéré, humain. Pour certains lecteurs, il est le véritable héros du livre, très certainement le porte-parole de l'auteur.

Le comte de Sauvières offre l'asile à plusieurs nobles, qui sont en quelque sorte prisonniers sur parole chez lui. Il y a **M. de la Tessonnière**, vieillard peureux ; **le baron de Raboisson**, voltairien, qui veut bien combattre pour le roi mais pas pour les curés ; **le chevalier de Prémouillard**, promis à l'Église avant la mort de son frère aîné, ce qui l'a conduit à reprendre l'épée. Ces nobles s'ennuient et ont hâte de combattre. Ils vont tous être recrutés par le chef des partisans.

**Le marquis de Saint-Gueltas de la Roche-Brûlée** n'appartient pas à la famille. C'est un chef de partisans impitoyable. La Korigane le décrit bien lorsqu'elle elle déclare « *Quand Saint-Gueltas passe quelque part, c'est rasé ! C'est comme le feu du ciel !* ». Il a des hommes de main redoutables ; certains sont de vrais bandits, comme Tirefeuille et La Mouche ; d'autres sont des paysans chefs de bande, comme Mâcheballe, dit « l'assassin ». Saint-Gueltas vient chercher l'appui du comte de Sauvières en séduisant sa fille dont il se dit follement amoureux. Comme beaucoup d'autres, Louise est fascinée par le regard et le langage de ce Don Juan dont sa servante, la Korigane, lui a parlé avec passion. Il profite d'une rencontre avec Marie Hoche pour lui faire la cour et tenter de la brouiller avec Louise. Marie ne s'en laisse pas conter, mais Louise est jalouse. Saint-Gueltas est vraiment « le grand seigneur méchant homme » dont parle Molière dans *Dom Juan*. Il fait, devant Louise, son autoportrait, qui donne une bonne idée de son éloquence : « *Tu vois bien que je suis une de ces puissances fatales qui doivent tout*

*traverser et tout vaincre. Ma laideur caractéristique est comme le cachet de ma destinée. Là où je passe, dans les boudoirs comme dans les halliers, le sanglier que je suis met à néant les Apollons de l'ancienne mythologie galante. C'est qu'à travers ce masque bestial luit une flamme qui vient du ciel ou de l'enfer ; c'est que cette main est plus noueuse que le câble et plus dure que le chêne ; c'est que ces bras velus et ces épaules arquées te porteraient tout un jour sans se fatiguer ; c'est que tout cet être qui t'appartient a été prédestiné aux travaux d'Hercule d'une époque de monstres et de prodiges ! »* (V, 3.1) Il est menteur, libertin, assassin : une incarnation du mal. Il épouse religieusement Louise, qui est enceinte de lui, alors qu'il n'est pas sûr d'être libre car sa première épouse, devenue folle quand il a tué son amant, s'est échappée avec son enfant. Il est donc coupable de bigamie. Courageux et ambitieux. Il a besoin d'être reconnu par ses pairs et il jalouse les chefs des Blancs. Malgré le soutien de Raboisson, il est repoussé à cause de sa vie scandaleuse. Il est arrêté et va être fusillé quand Louise réussit à le faire fuir. Il la retrouve mais elle refuse de le suivre encore. Dans un ultime geste qui ne manque pas de panache, il rejoint alors ses amis et est fusillé en même temps que Raboisson. Son âme damnée est la Korigane qui a été sa maîtresse et qu'il estime pour sa cruauté et sa soumission. Mais elle va plus loin que lui dans le crime, et, devant ses critiques et son mépris, elle se suicide. Ce personnage s'oppose en tous points au comte de Sauvières. Il est royaliste mais n'a aucun sens de l'honneur. Servir son roi ou son pays ne l'intéresse que parce qu'il veut l'éclat, la gloire personnelle. La religion ne compte pas pour lui. Plein de morgue, il est absolument contre l'égalité et veut défendre les privilèges de la noblesse, alors que le comte de Sauvières a la foi et montre une attention, un vrai respect humain à tous ceux à qui il s'adresse.

Notons que le marquis est accompagné d'un prêtre, probablement réfractaire, qui se cache sous le nom de **Sapience**. A la fin du roman, ce prêtre ne soutiendra plus Saint-Gueltas, en raison de sa vie dissolue.

### Les bourgeois

**Rebec** : pour George Sand, c'était un personnage comique, comme Roxane, parce que c'est un profiteur et un poltron. Au début du roman, il est l'adjoint du municipal de Puy-la-Guerche, Le Moreau. C'est à ce titre qu'il l'accompagne pour exiger du Comte de Sauvières qu'il protège, avec la garde nationale, la petite ville qui craint les exactions des paysans insurgés. Rebec est aubergiste, après avoir été brocanteur et marchand de laine. Pour Roxane, c'est un fripon. En fait, il a suivi Le Moreau pour mettre ses provisions, ses meubles et ses servantes à l'abri des murs du château. Dès qu'il y a danger, il se cache. C'est un homme qui mange à tous les râteliers. Quand le château de Sauvières devient « propriété nationale » c'est lui qui est chargé de le garder, ce qui ne l'empêche pas de flatter bassement Henri qui y revient avec son capitaine avec ordre de l'incendier. Il profite alors de la cave et du garde-manger, et s'est installé dans la plus belle chambre du château, la plus parfumée, celle de Roxane. Il sera accusé plus tard d'avoir « spéculé sur le séquestre ». Il change deux fois de nom. Au début du roman, il se fait appeler « le citoyen Lycurgue » ; quand il vient faire du commerce en Bretagne, il se dit normand et s'appelle « Latoupe ».

Rien ne dépeint mieux Rebec que la définition de sa mission, qu'il expose à sa servante Javotte : « *C'est le devoir de traverser les discordes civiles en faisant fleurir les transactions commerciales au milieu de tous les périls et à la faveur de tous les désordres. Je me flatte d'être sous ce rapport un homme peu ordinaire et d'arriver bientôt à une position de fortune qui m'assurera le bien-être et la considération.* » (VIII,1) Contrairement à ce pense naïvement Henri, il serait tout à fait

capable de dénoncer, si c'était son intérêt. S'il ne le fait pas, c'est qu'il a accepté le mariage civil avec Roxane, qui lui a promis une ferme. S'il dénonce la Françoise et la Marie-Jeanne, faux noms de Louise et de Roxane, il n'aura plus aucune chance d'avoir sa ferme. Il est de tous les trafics (armes, vivres, souliers) et il essaiera même de corrompre Cadio.

Pour le lecteur, cette « face de renard », comme le dit le Délégué de la Convention, n'est pas un personnage comique. Ce petit bourgeois est incapable de comprendre les notions d'honneur, de courage et de sacrifice. Les conflits qui ont ensanglanté le XXème siècle, guerres civiles ou guerres mondiales, ont trop montré combien ce type de trafiquants, de profiteurs, ont fait de mal pour que nous puissions en rire.

**Marie Hoche** : c'est un personnage difficile à classer, parce qu'on ne sait pas grand chose sur ses origines. Orpheline, cousine du général, elle a été recueillie par la famille de Sauvières qui lui a donné un emploi, probablement celui de demoiselle de compagnie. Elle est cultivée. C'est une bonne musicienne. Elle est capable d'instruire les enfants, ce qu'elle fait à la Prévôtère pour ceux du fermier qui lui donne asile. Elle confectionne leurs vêtements aussi. Elle connaît la botanique et la médecine, don qu'elle utilise quand elle est en prison, ce qui lui vaut un traitement de faveur. C'est une républicaine convaincue, mais pas jacobine. Elle est une amie fidèle pour Louise. C'est une femme consciente de ses responsabilités, qui ne comprend pas que l'on puisse prendre le risque de mettre des enfants au monde dans ces périodes de bouleversements. Elle forme avec Henri un couple idéal, associant le peuple et l'aristocratie.

### Les militaires

**Le capitaine Ravaud** : c'est le supérieur d'Henri lorsque celui-ci est lieutenant et qu'il revient au château de Sauvières avec ordre de l'incendier. Ravaud comprend la douleur d'Henri. Il est contre la décision de la Convention qui a ordonné la destruction totale de la Vendée ( décret du 1<sup>er</sup> août 1793) et est sur le point de désobéir, ce qui équivaut pour lui à un suicide :

*« Écoutez Henri, écoutez-moi bien. Je crois être un brave soldat et un honnête homme. Vous m'avez vu souriant en face de la mort. Eh bien, il y a un courage que je n'ai pas, c'est celui de faire des choses atroces. On l'exige de moi, --- Je suis résolu à désobéir. [...] Oui, car j'ai l'ordre aussi de brûler les chaumières et les forêts, de détruire les récoltes, de dévaster les champs, d'affamer le pays, de réduire les habitants au désespoir, et cela, dans tout le pays insurgé, sans pitié pour les enfants, les vieillards et les femmes. --- Oui, c'est ainsi ! On nous donne des généraux ineptes qui n'ont jamais vu le feu. Le civil s'arroge le droit de contrôler le civisme du militaire. Un démagogue ceint d'une écharpe renverse les plans d'un officier expérimenté. Le premier venu parmi ces brutes féroces a le pouvoir de mener de braves soldats à la boucherie, et, faisant le vil métier d'espion, il dénonce comme traître quiconque ose le contredire. Votre nom vous rend suspect à un de ces lâches, et c'est lui qui, à Puy-la-Guerche, m'a donné l'ordre exécrable de vous amener ici. --- Et nous nous soumettrions à de pareils ordres ? nous, des soldats français, des hommes, des philosophes ? » (II,4)*

Après cet aveu de son capitaine, c'est **Henri** qui va le convaincre de ne pas abandonner la France et la Révolution. Il lui fait la confidence de son évolution politique : c'est l'armée qui l'a transformé. De royaliste il est devenu patriote : *« Eh bien, j'y suis à présent dans la grande mêlée ! Je suis patriote, j'appartiens à la Révolution, puisque j'ai donné mon sang pour elle. Elle est ma religion et mon dieu, comme mon régiment est ma famille et comme vous êtes mon confesseur. » (II,4)*

**Motus** : lui aussi appartient à cette grande famille, et lui aussi a parfois des doutes sur ce qu'on lui ordonne de faire. Il est trompette de cavalerie, républicain à tous crins, très aimé dans son régiment et confident de Cadio. Nous verrons en étudiant le personnage de **Cadio** le rôle que joue l'armée dans son parcours et quel genre de soldat il est.

### Les fonctionnaires révolutionnaires

**Le Moreau** : municipal de Puy-le-Guerche, c'est un personnage honnête, qui n'hésite pas à parler franchement au comte de Sauvières en présentant de bons arguments. Il sera lâchement assassiné au château par les hommes de Saint-Gueltas.

**Chaillac** : commandant de la garde nationale, à la place du comte quand celui-ci abandonne son rôle. Honnête, il rétablit la vérité des faits en ce qui concerne le meurtre de Le Moreau, alors que Rebec essaie de faire croire que c'est le comte de Sauvières qui l'a ordonné. Plus tard, il se montrera intransigeant au sujet de Marie, suspecte d'avoir soutenu Louise, alors qu'Henri lui demande de faire preuve d'un peu d'humanité : « *Je serais heureux de rendre hommage à un militaire tel que vous, mais cela m'est impossible. La mauvaise herbe repousse sous la faux révolutionnaire. Il faut l'arracher, tiges et fleurs, tant pis pour la jolie fille ! [...] Le militaire n'a rien à voir dans nos affaires civiles. J'ai les pouvoirs extraordinaires des délégués de la Convention. Mon mandat est d'envoyer les suspects devant leurs juges naturels .* » (III,6)

**Le Délégué de la Convention et ses deux secrétaires** : un tribunal révolutionnaire itinérant. Conduisent l'interrogatoire à la ferme du Mystère, s'assurant non seulement des faits avérés, mais encore des intentions des suspects, s'ils se trouvaient en situation de commettre des infractions. Le Délégué éprouve de terribles souffrances physiques, il est sujet à des hallucinations morbides. Lorsque sa conviction faiblit, lorsqu'il a des doutes sur le choix de la terreur, son secrétaire lui dit « *il faut boire du sang* ».

**Le charpentier** : il a recueilli Cadio blessé et l'a logé à côté de la sinistre prison du Bouffay à Nantes, dans une pièce sous les toits dont la seule fenêtre donne sur la guillotine. C'est un ancien chartreux du couvent d'Auray, admirateur de l'Inquisition, un homme à l'air doux qui ne sourit jamais. C'est lui qui a construit les gabares des noyades de Nantes, sur ordre de Carrier qu'il admirait. Pour Henri, cet homme est « *un fonctionnaire de la Terreur* » ; il ne comprend pas que les hommes du peuple comme lui aient suivi les bourreaux sans réagir. Après la mort de Robespierre, le charpentier est terrorisé, « *il meurt d'épouvante et de chagrin* » d'après Cadio.

### Les gens du peuple : servantes et paysans

**La Korigane** : Bretonne, elle est servante au château de Sauvières au début du roman. Petite et brune, plutôt laide, c'est une champie, comme Cadio, qui la considérait, lorsqu'elle était enfant, comme sa petite sœur. Elle aurait voulu l'épouser, il a refusé. Servante chez plusieurs maîtres, elle finit par être vendue en même temps que des vaches qu'elle savait bien soigner. En fait, elle est renvoyée par la maîtresse de Saint-Gueltas qui pense à juste titre qu'il est son amant. Elle aime passionnément Saint-Gueltas. Elle est capable de tuer, et de se tuer, pour lui. Il l'appelle sa « souris noire », il l'admire, mais elle est en fait son mauvais génie. (V.3.2) C'est une vraie chouanne qui va au feu avec les hommes. Elle

porte aussi bien le costume breton que celui des combattants. Au courant de tout, elle est toujours en mouvement. Son physique et sa passion malheureuse font penser au personnage de Pilar dans *Les Beaux Messieurs de Bois-Doré*. Avec Cadio, c'est peut-être le personnage le plus intéressant du roman.

**Javotte** : servante de Rebec. Malgré sa situation d'infériorité, que Rebec rappelle dès le début en lui disant d'un air important « *Retire-toi, Javotte, c'est des affaires d'Etat* » lorsqu'un officier arrive au château mis sous séquestre, elle n'hésite pas à lui dire ses quatre vérités sur sa poltronnerie et son amour des « affaires ».

**Les fermiers Corny** : acceptent de cacher Louise et ses amis, à leurs risques et périls. Eux aussi ont bien jugé Rebec. C'est le père Corny qui a l'idée des faux mariages. Face au Délégué, il se montre courageux et habile, mais la peur est là.

**Mâcheballe**, Pierre Clément Coutureau de son vrai nom. Ancien braconnier, c'est le chef des paysans vendéens soulevés. Il est intéressant parce qu'il insiste dans ses discours sur la composante religieuse essentielle de la guerre de Vendée : « *On a emmené, chemin faisant, tous les bons serviteurs de Dieu et de l'Église. On est donc déjà vingt-cinq mille, chaque corps marchant dans son chemin.* » (I,7) Il demande au comte de les aider à prendre Puy-la-Guerche, ce que celui-ci refuse de faire. Mâcheballe se fait menaçant et il explique alors le but poursuivi par ces paysans. Ce n'est pas celui des nobles : « *Croyez-vous qu'on va se battre toute la vie comme des chiens pour rétablir vos privilèges ? Non, par la peau du diable ! on n'a plus qu'un intérêt qui est aussi bien le vôtre que celui du paysan. C'est que la monarchie soit rétablie avec l'abolition des dîmes, de la milice et des tailles, et qu'on nous rende nos couvents, nos bons prêtres et nos fêtes. On s'était tous réconciliés en 89. Faut y revenir !* » (I,7) Saint-Gueltas sait que les paysans se battent au nom de leur religion, il est bien conscient de les manipuler : « *Je sais, je sais, mon cher baron, déclare-t-il à Raboisson, tu peux être tranquille. Je ne suis pas plus bigot que toi. Je n'ai pas changé ! Nous nous servons du mysticisme des paysans ; mais que les gens sages nous secondent, et nous remettons à leur place MM. les ambitieux et les démagogues de la soutane.* » (I,7) Il explique au comte les difficultés qu'il rencontre pour faire obéir cette armée de paysans. Ils ont avec eux de véritables bandits, comme Tirefeuille.

## LE PERSONNAGE DE CADIO OU LA MÉTAMORPHOSE

Cadio, nommé d'abord Cadiou par l'auteure, est une création importante pour George Sand. Dans les *Agendas*, elle écrit le 3 septembre 1866 « *Cadiou m'obsède, il grandit toujours : il est champi et paysan, prêtre ou moine, évadé du couvent, bohémien, artiste, poète, vendéen, marié, bleu, soldat, mort. Toute la Révolution grouille en lui et lui passe à travers la tête et le ventre. Ça serait sublime si ... mais il faudrait un homme de génie pour réussir ça.* » Maurice Sand, avec qui elle comptait d'abord écrire une pièce, est moins enthousiaste que sa mère, et finalement George Sand écrira le long roman dialogué, ce qui lui permettra une analyse approfondie de la psychologie révolutionnaire.

La métamorphose de Cadio est d'abord physique : au début du roman une longue didascalie le décrit comme « *un jeune paysan breton habillé de toile bise de la tête aux pieds, les cheveux longs, l'air doux, étonné* » ; on sait par la *Correspondance* que la romancière le voyait effectivement comme un « ébervigé », c'est-à-dire qu'il tenait les yeux écarquillés, comme le Joset des *Maîtres sonneurs*. Les Vendéens l'utilisent en l'envoyant remettre la quenouille au comte. Celui-ci se rend compte que Cadio n'a pas fait ce geste de sa propre initiative ; le curé Sapience dit que c'est « *un pauvre idiot que nous avons ramassé sur les chemins et qui ne sait ce qu'il fait* ». Cadio est donc présenté comme l'innocent qui ne comprend rien à ce qui se passe, une sorte de Pierrot un peu niais.

A la fin du roman, deux ans après cette première apparition, Cadio est capitaine de cavalerie. C'est un bel homme blond qui porte l'uniforme et qui a discipliné sa « tignasse jaune » : il a maintenant « les cheveux en tresses et en queue » des soldats. (IV,12) Il a des yeux brillants, un regard particulier, parfois comparé à celui d'un sorcier. Henri est persuadé qu'il sera un jour général. Il siège au Conseil de guerre et se montre impitoyable pour les chefs de l'insurrection, malgré la lassitude des troupes devant les exécutions.

Comment expliquer une telle évolution, en si peu de temps ? La romancière nous donne des pistes pour expliquer le caractère du personnage. D'abord ses origines : Cadio est un enfant abandonné, un champi, trouvé dans le champ des Géantes, les grandes pierres de Carnac. Il a probablement été élevé avec la Korigane puisqu'il l'appelle sa « petite sœur », mais devenue adolescente, elle souhaite en faire son mari ou son ami. Cadio refuse l'un et l'autre, il veut être moine. Au couvent situé entre Carnac et Auray, Cadio apprend le français, le latin et un peu de musique. Il se fabrique un pipeau et se prive pour acheter un biniou.

On le retrouve donc sonneur de biniou. C'est aussi un poète, sensible aux beautés de la nature, en particulier aux fleurs bleues, gentianes et campanules de son pays natal. Il fait danser dans les villages. Il parcourt le pays, et finit par accompagner les chouans. Trois événements vont déclencher sa métamorphose. L'épisode de la quenouille est pour lui un premier choc : il a obéi au curé, mais il est conscient, a posteriori, de la blessure, de l'humiliation qu'il a infligée au comte, puisque personne d'autre n'aurait osé ce geste. Il ne pardonnera jamais à Saint-Gueltas, le véritable responsable, de l'avoir utilisé de cette façon. Devant le cadavre du comte il éprouvera encoeur le remords de cette mauvaise action. Dès ce moment, sans doute pour rattraper sa faute, il surveille Louise et cherche à la protéger. Craignant qu'il ne puisse plus gagner son pain à cause de la guerre, elle lui propose d'accompagner les blancs dans leur fuite. Il pourra jouer pendant les messes célébrées en plein air. Il revient une fois au château, servant de guide à Louise. Il est pris pour un espion et risque d'être exécuté. Il est finalement libéré par Henri, qui lui fait promettre de protéger sa cousine. C'est le début de leur amitié. Dans ses prières ou dans les discussions avec Marie, Cadio montre qu'il a conscience de son infériorité sociale (« *tu parles au dernier des hommes, à celui que les autres hommes ne regardent seulement pas* » dit-il à Dieu), ainsi que de son inutilité.

Il a en outre une peur du sang malade. Il va néanmoins tuer un homme, Mâcheballe, pour sauver Henri, qui le félicite d'avoir vaincu sa peur, et l'incite à le rejoindre dans l'armée. Cadio va décider d'aider les bleus, par amitié, et par désir de sauver Louise, sans grande conviction politique. C'est à la ferme du Mystère qu'un grand changement va se produire.

Cadio discute avec Louise, avant l'arrivée du Délégué de la Convention. Louise accuse les bleus de ne plus avoir de « sentiments humains » mais elle n'insiste pas pensant fâcher le républicain Cadio. Celui-ci la détrompe : « *Je ne suis ni pour les uns, ni pour les autres. Tous sont devenus cruels comme des bêtes sauvages, et j'aime mieux rencontrer une bande de loups dans les bois qu'un seul homme royaliste ou patriote.* » (V,1.5) Louise lui annonce qu'elle veut travailler comme bergère. Elle s'inquiète de l'avenir de Cadio et lui dit qu'il pourrait être paysan. La réponse de Cadio est étonnante, il ne veut rien posséder : « *Celui qui a quelque chose veut le défendre ou l'augmenter. Ça le rend craintif ou envieux, malheureux ou méchant.* » Aurait-il lu Rousseau ? Il développe aussi ses idées religieuses : sa peur de « mourir damné », qui a disparu, ses réflexions sur la permanence de Dieu quand tout est voué au changement et à la destruction.

Quand arrivent le Délégué et ses acolytes, Louise se cache, mais Cadio écoute leur conversation. Il est scandalisé par les propos du Délégué. Lorsque l'enquête sur les habitants de la

ferme se fait plus précise, le seul expédient que trouve le fermier Corny pour protéger Françoise et Marie-Jeanne (Louise et Roxane) c'est de dire qu'elles sont fiancées. Le Délégué promet de revenir le lendemain pour voir les papiers. Louise et Cadio, puisque c'est lui que Corny a nommé comme fiancé de Louise, acceptent ce mariage civil, elle, pour sauver les fermiers, lui, pour sauver la cousine d'Henri. Cadio demande à Louise si elle a confiance en lui, si elle l'estime. La réponse est positive et Cadio pense être digne de l'amitié de Louise. Le mariage a lieu. Après les signatures, la noce revient à la ferme et Cadio joue pour faire danser les invités. Cadio ne sait pas danser, mais il vit cette noce comme un songe, heureux de voir Louise tranquilisée. Il fait le rêve d'un vrai mariage consenti. Mais Saint-Gueltas vient chercher Louise et veut l'entraîner avec lui. La danse est rompue, Cadio le reconnaît et veut s'opposer à leur départ. Saint-Gueltas a des mots très méprisants pour Cadio : « idiot, fou, misérable imbécile, brute ». Il craint qu'il ne profite de sa situation et de ses droits, comme lui le ferait sans nul doute, et il demande à Louise de le remettre à sa place. Louise jette alors une bourse à Cadio. C'est le geste destructeur de tout ce qui a précédé, la deuxième humiliation, Cadio est scandalisé : « *De l'argent ! de l'argent à Cadio pour payer son silence ! Celui qu'on estimait, que l'on prétendait traiter en ami ! Ah ! voilà leur cœur à ces femmes-là ! voilà leur amitié, leur reconnaissance ! Je comprends à présent ce que j'ai entendu là ce matin ! Ces trois fous, ces trois fantômes qui voulaient boire du sang, c'est des hommes qu'on a humiliés et qui se vengent !* » (V,2.3) Mais Saint-Gueltas a fait signe à Tirefeuille. Le bandit donne un coup de couteau à Cadio, et emporte la bourse de Louise. Cadio s'évanouit. Plus tard, Cadio dira que la blessure morale reçue ce jour-là a été plus grave que la blessure physique.

C'est Henri qui le trouve et le sauve ; par reconnaissance, et pour assouvir sa vengeance, Cadio décide de suivre Henri : « *Je déteste les royalistes, voilà tout ... et je veux ... je veux m'engager à présent ! J'ai l'âge ! Je me suis toujours caché ... je ne veux plus avoir peur ! Emmenez-moi !* » Ils buttent sur le biniou tombé à terre. Henri veut le ramasser. « *Non, laissez-le, dit Cadio, C'est fini, ça ! Un sabre ! c'est un sabre que je veux !* » (V,2.5)

Pour Saint-Gueltas, pour Louise, pour la Korigane, Cadio est mort, Tirefeuille l'a tué. En fait, Henri l'a amené à Nantes. Un infirmier originaire de Carnac l'a reconnu sur une charrette, blessé, et l'a confié à son frère, le menuisier, qui lui a aménagé une petite chambre sous les toits. Il peut y être soigné et Henri lui apporte des livres. La prison du Bouffay est contiguë à cette maison. Cadio voit nuit et jour la guillotine. Il entend aussi une belle voix de femme qui chante et il prend conscience de son ignorance en musique. Henri lui rend visite et ils ont une longue discussion sur la religion, sur la fin et les moyens dans la Révolution, sur la propension des hommes du peuple à écouter les meneurs les plus sanguinaires. La motivation profonde de Cadio est la vengeance : « *Je ne m'aimais pas, je ne me respectais pas. Si je ne faisais pas le mal, c'est que je ne savais pas le faire. J'ai commencé à me compter pour quelque chose le jour où tu m'as donné ton amitié ; ... mais le jour où j'ai senti la haine, j'ai porté enfin mon existence tout entière, et j'ai compris que l'homme était, non pas une figure de terre et d'argile, mais un esprit de feu et de flamme. J'ai juré ce jour-là de me venger en devenant plus que ceux qui m'ont dédaigné comme un faible ennemi ou comme un ami indigne.* » (VI,1.1)

Henri juge que Cadio est un fanatique doublé d'un fataliste. « *Ne peut-on faire ces grandes choses sans les souiller par la fureur et la vengeance* » objecte-t-il à Cadio. « *On ne le peut pas !* » répond Cadio. « *Dieu n'explique rien à l'homme. Il le frappe, le brise, le pétrit, et le renouvelle. On le questionne ardemment, il ne répond pas ; mais un matin, après beaucoup de souffrance et d'agitation, on s'éveille changé et retrempé : c'est lui qui l'a voulu !* » Cadio explique comment il s'est endurci en regardant le spectacle de la guillotine, en se remémorant les horreurs de la guerre vues en traversant Nantes, en imaginant les souffrances des jeunes filles livrées à la prostitution au lieu d'être noyées

comme les autres. Les visions de Cadio sont dignes du pinceau de Goya : « *C'est le comble du laid ce qui vient là, c'est le dernier mot de la vengeance ! --- Une meute de vieilles femmes, moitié louves, moitiés limaces ; cela rampe dans l'ordure et cela a des yeux ardents, elles viennent demander la vie de ces enfants. Chose atroce ! on la leur accorde en riant et en disant des choses obscènes que ces femmes seules comprennent. Et les voilà qui payent un droit, car elles sont patentées pour livrer l'enfance à la prostitution, et les pauvres demoiselles nobles qui sont là, condamnées à mourir ou à épouser la lie du peuple, ne comprenant pas, se réjouissent ; elles remercient, elles embrassent leurs bienfaitrices hideuses ...* » (VI,1.1)

Pour Henri, Cadio est un artiste, un poète, pas un soldat. Il est inquiet pour lui, et lui propose d'aller à la campagne, non loin de Marie qu'ils ont délivrée tous les deux. Les scènes à La Prévôtère, après les descriptions et visions de Cadio, sont des moments de pur bonheur pour le lecteur. Marie est entourée d'enfants à qui elle apprend à lire. On y voit Cadio s'occuper des chevaux avec compétence. Ses manières sont distinguées. Il lit énormément et Marie reconnaît la force de son argumentation quand elle discute avec lui. Mais elle le juge toujours jacobin. Henri va repartir se battre contre l'étranger. Cadio veut se battre contre l'ennemi intérieur. Il connaît bien le pays des chouans. Il se juge plus efficace en Bretagne qu'à la frontière. En fait, il veut toujours se venger de Saint-Gueltas, le retrouver. Il est chargé d'une mission spéciale dans laquelle il prend tous les risques, ce qui lui vaut une promotion rapide. Ses hommes le jugent juste et maternel avec eux, mais sévère sur la discipline et « tigre » face aux ennemis. Ils insistent sur son regard, capable de voir l'avenir des soldats ou l'issue des batailles. Curieusement, si Cadio prend tant de risques, c'est qu'il veut être blessé avant d'accepter de penser à l'amour et au bonheur.

Louise a épousé religieusement Saint-Gueltas ; elle a eu un enfant de lui ; il n'a pas vécu. Saint-Gueltas la délaisse et l'humilie en lui imposant une ancienne maîtresse, elle le fuit. Quand elle revoit Cadio, elle se rend compte de son erreur : au lieu de partir avec le « *bandit de qualité* », elle aurait dû choisir Cadio, « *l'homme sensible et généreux, le bohémien homme de cœur* ». Le combat entre Cadio et Saint-Gueltas va se placer sur le terrain du droit : quel est le mari légitime de Louise ? Le cas est nouveau et difficile. Une fois de plus, c'est Henri qui s'impose comme médiateur : il faut laisser du temps au temps. Mais l'argumentation de Cadio est solide : Louise s'est servie de lui avec une légèreté coupable. Elle n'a pas pris conscience qu'il engageait sa liberté future de se marier et d'avoir des enfants. Cadio se fait accusateur et conquiert l'estime de Saint-Gueltas qui accepte un duel à mort avec son rival, le mettant ainsi à son niveau. Ce duel n'aura pas lieu. Louise va une deuxième fois blesser moralement Cadio en lui proposant de se donner à lui en échange de la vie de son mari. Elle considère ainsi Cadio comme les autres hommes, comme Saint-Gueltas : Cadio trouve cette proposition odieuse.

Il faut revenir sur la question de la paternité dans ce roman. Elle tient une place considérable. D'abord parce que Cadio et la Korigane sont des champis, c'est-à-dire rien pour la société. Enfants de la misère ou de l'adultère, leur avenir matériel et sentimental est problématique. Dans un couple marié, comme celui de Saint-Gueltas et de sa première femme, le problème est celui du nom de l'enfant. La Korigane prétend que l'enfant n'était pas celui de Saint-Gueltas. Lui-même en doute. Mais l'enfant portait son nom. L'enfant de Louise et de Saint-Gueltas aurait dû porter celui de Cadio, puisque sur l'acte d'état civil, il était le mari de la mère. Difficile transition entre l'ancien régime et la République quand les actes valides sont devenus ceux de l'Etat civil. Cadio est l'opposé de Saint-Gueltas : c'est un homme chaste, fidèle à un seul amour, assez chevaleresque finalement. Saint-Gueltas a semé des bâtards un peu partout, souvent des enfants anormaux. Louise, qui ne se sent déjà plus aimée, veut absolument épouser Saint-Gueltas pour que son fils ne soit pas un enfant illégitime. Elle défendra son mari, par fidélité à son enfant mort.

Cadio lui rendra sa liberté en lui remettant les pages déchirées du registre d'État civil. Saint-Gueltas est mort. Cadio a des regrets, il aurait peut-être mieux fait de se consacrer à Dieu. Mais il aime Louise, passionnément, malgré la violence des qualificatifs dont il a gratifié quand la colère le domine. Henri et Marie, toujours optimistes, pensent qu'au bout d'un an les rancœurs se seront apaisées et que le mariage de Louise et de Cadio scellera la réconciliation de deux mondes antagonistes. Roxane, qui n'abandonne pas l'idée d'appartenance à une aristocratie, espère que Cadio sera général, soulignant ainsi la promotion sociale que l'armée pouvait offrir à de très jeunes gens à cette époque.

Sur ce personnage de Cadio, les avis sont partagés. Il a été jugé par certains trop composite, comme si George Sand avait voulu recréer un personnage à partir de ceux qu'elle avait fait aimer dans d'autres romans. Dans ce cas, on lui reconnaît une valeur allégorique, celle de la promotion d'un nouveau type d'homme du peuple à l'ascension fulgurante. Cadio, ce serait le peuple. Flaubert jugeait les personnages vraisemblables, en faisant une légère exception pour Cadio, qui le fascinait pourtant : « *Et d'abord, il me semble que ça doit avoir été comme ça ! Ça se voit, on y est et on en palpète. Combien de gens ont dû ressembler à Saint-Gueltas, au Comte de Sauvières, à Rebec ! et même à Henri. Quoique les modèles aient été plus rares. Quant au personnage de Cadio, qui est plus d'invention que les autres, ce que j'aime surtout en lui c'est sa rage féroce. Là est la vérité locale du caractère. L'humanité tournée en fureur, la guillotine devenue chose mystique, l'existence n'étant plus qu'une sorte de rêve sanglant, voilà ce qui devait se passer dans des têtes pareilles.* » (Lettre de Flaubert à Sand, 5 juin 1868)

Pour les lecteurs qui voient en Cadio un personnage aussi vraisemblable que les autres, il est plutôt considéré comme inquiétant. Ses visions, qu'il prend pour des vérités, son Dieu, qui ressemble au Dieu vengeur de l'Ancien Testament, son désir de faire table rase du passé pour construire une société nouvelle et égalitaire, son refus de toute tentative de conciliation, s'opposent point par point aux idées d'Henri. Cadio se croit investi du droit de parler pour la France entière. Voici un fragment de dialogue qui fera comprendre pourquoi Cadio était considéré comme un « illuminé » par ses hommes :

« *CADIO. J'ai le sentiment logique et sûr de ce qui doit avoir été et de ce qui doit être. [...]J'ai là, dans l'âme, un monde encore obscur, mais que des lueurs soudaines traversent. Quand la vérité veut y entrer, elle y est la bienvenue. Elle y pénètre comme un boulet dans un bataillon, et tout ce qui est en moi, n'étant pas elle, n'est plus.*

*HENRI. Ne crains-tu pas de prendre tes instincts pour des vérités, Cadio ? On dit que tu es devenu vindicatif ?*

*CADIO. Je ne suis pas devenu vindicatif, je suis resté inexorable, ce n'est pas la même chose. J'étais craintif, on m'a cru doux ... je ne l'étais pas. Je haïssais le mal au point de haïr les hommes et de les fuir. Dieu ne m'avait donné qu'une joie dans la solitude, un verbe intérieur qui se traduisait par la musique inspirée que je croyais entendre, quand mon souffle et mes doigts animaient un instrument rustique et grossier. J'ai rêvé, dans ce temps-là que je me mettais par ce chant sauvage, en contact avec la Divinité ; j'étais dans l'erreur. Dieu ne l'entendait pas ; mais j'élevais mon âme jusqu'à lui, et je faisais moi-même le miracle de la grâce. A présent, je sais que Dieu est le foyer de la justice éternelle, et que sa bonté ne peut ressembler à notre faiblesse. Il est bon quand il crée et non moins grand quand il détruit. La mort est son ouvrage comme la vie ... [...]Ce n'est pas un mal que de mourir. Le malheur, c'est de renaître méchant quand on l'a déjà été. C'est pourquoi il faut faire de la vie une expiation, et vaincre toute faiblesse pour établir le règne austère de la vertu. Le passé de la France a été souillé, il faut le purifier, c'est un devoir sacré. Moi, je n'ai qu'un moyen, c'est de détruire la vieille idole à coup de sabre. J'use de ce moyen avec une volonté froide, comme le faucheur qui rase tranquillement la prairie pour qu'elle repousse plus épaisse et plus verte !*

*HENRI. Je ne puis te suivre dans le monde d'idées étranges que tu évoques. J'ai une religion plus humble et plus douce. Je fais Dieu avec ce que j'ai de plus pur et de plus idéal dans ma pensée. Je ne puis le concevoir en dehors de ce que je conçois moi-même. --- Tu souris de pitié ? Soit ! ma croyance a, du moins, de meilleurs effets que la tienne. Tu poursuis la sauvage tradition de la vengeance ; moi, je poursuis le règne de la fraternité, et j'y travaille même en faisant la guerre, dans l'espoir d'assurer la paix.» (VIII,8)*

On peut émettre des doutes sur le succès du mariage avec Louise. Cadio n'a aucune confiance en la noblesse. Louise, comme Roxane, mais sur un autre plan, n'arrivera peut-être pas à se défaire de certaines habitudes de pensée, d'une culture et d'un art de vivre qui risquent de choquer Cadio et de provoquer en lui des réactions violentes. Les personnages auxquels George Sand le compare dans une lettre à son fils, ne disposent pas à l'optimisme sur le sort de Louise : « *Pourquoi Cadiou ne serait-il pas une espèce de Marat et de Bonaparte en même temps ? pourquoi n'aurait-il pas des instincts sublimes et misérables ? Il faut voir les choses de plus haut que l'histoire écrite. Il y avait en France alors des milliers de Bonaparte, des milliers de Marat, des milliers de Hoche, des milliers de Robespierre et de Saint-Just, lequel par parenthèse était un fou aussi. Seulement ces types plus ou moins réussis par la nature, et plus ou moins effacés par les événements, s'appelaient Cadiou, Motus ou Riallo, ou Garguille. Ils n'en existaient pas moins. Les idées et les passions qui remirent un peuple en émoi, une société en dissolution et en reconstruction, ne sont pas propres à un homme, elle sont résumées par quelques hommes plus tranchés que les autres.* » (Lettre à Maurice Sand, 1<sup>er</sup> septembre 1866)

L'impression laissée par le personnage, les mots employés par Cadio (vérité, justice, vertu, pureté) rappellent ce qu'elle dit de Robespierre, qu'elle admire à l'époque, dans une lettre à Luc Desages (1836 ou 1837) : « *Robespierre, le plus grand homme des temps modernes, homme calme, persévérant, incorruptible, implacable dans l'exercice de la justice, homme dont la vertu est restée, pour ses ennemis acharnés, aussi pure que le marbre de Paros, Robespierre, le seul homme du peuple, le seul ami de la vérité, le seul ennemi sincère de la Tyrannie* ». Pour le lecteur du XXI<sup>ème</sup> siècle, ces mots rappellent surtout que les régimes totalitaires ont commis des crimes de masse en leur nom, perpétrés par des hommes qui avaient eux aussi une « vision » du futur de l'humanité et pour qui tous les moyens étaient bons.

Dans *Histoire de ma vie*, George Sand est encore tout à fait pessimiste sur possibilité d'abolir les frontières entre les classes sociales. Pierre Riallo lui inspire les réflexions suivantes : « *On était bien alors, par le fait, l'égal, moins que l'égal du pauvre paysan breton. On était une pauvre brigande, bien heureuse de recevoir cette hospitalité et cette magnanime protection. Sous la Restauration, on ne l'avait pas oublié, sans doute. On recevait dans son salon le premier paysan venu, pourvu qu'il eût au coude le brassard sans tache. On filait la quenouille des bergères, on avait de touchants et affectueux souvenirs ; mais on n'en était pas moins madame la marquise, et cette fausse égalité ne pouvait pas tromper le paysan. Si le fils de Pierre Riallo se fût présenté pour épouser Louise ou Laurence de la Rochejaquelein, on l'aurait considéré comme fou. [...] Eh bien, Pierre Riallo, c'est bien là réellement comme un symbole pour personnifier le peuple vis-à-vis de la noblesse. On se fie à lui, on accepte ses sublimes dévouements, ses sublimes sacrifices, on lui tend la main. On se fiancerait volontiers à lui aux jours du danger, mais on lui refuse, au nom de la religion monarchique et catholique, le droit de vivre en travaillant, le droit de s'instruire, le droit d'être l'égal de tout le monde ; en un mot, la véritable union morale des castes, on frémit à l'idée seule de la ratifier.* » (*Histoire de ma vie*, III, chap. 12) Quand elle écrit *Cadio*, elle semble croire cette union du peuple et de la noblesse parfois possible, .

Sur la Révolution, George Sand a considérablement évolué depuis la lettre à Luc Desages. Pour elle, Cadio est un fou, comme Saint-Just ou Marat, malgré leurs « instincts sublimes », et il ne faut pas

hésiter à le dire. C'est ce qu'elle exprimait déjà dans une lettre à Sainte-Beuve, en juin 1863 : « *Ce qui me frappe et me contriste quand je lis les très beaux livres de mes amis sur la Révolution, c'est cette philosophie de parti-pris, qu'on pourrait appeler la philosophie du destin. Il semble que la Révolution n'eût pas pu se faire sans ses fureurs et ses violences. Je l'ai cru longtemps, et puis, dans le calme de mon cœur, comme dans le déchirement de mon cœur après les journées de Juin, je me suis demandé si le progrès ne s'était pas fait malgré et non parce que, et si on ne pouvait pas être ultra-révolutionnaire avec le courage de dire aux siens : vous avez commis des crimes, et vous êtes dès lors sortis de la doctrine du vrai. Il faut du courage pour le leur dire, et il faut de l'habileté pour le dire sans mettre un pied dans le camp opposé.* » C'est par l'éducation, la discussion, la persuasion, peut être par la littérature, que l'on arrivera à changer la société, jamais par la violence et la vengeance. Ce sont les idées d'Henri, celles de Hoche. Le lecteur de *Cadio* souhaite, comme la romancière, que le héros de son livre ne soit plus dominé par la passion de l'égalité, mais par celles de la liberté et de la fraternité. L'amour de Louise, l'amitié de Marie et d'Henri devraient l'y aider en effaçant tout ce que les inégalités sociales et le mépris de caste ont laissé de ressentiment en lui.

Compte rendu par Danièle Le Chevalier.